

Les Bulgares crient : "Blagodaria*, Sylvie Vartan"

Chacun connaît Sylvie Vartan, l'artiste talentueuse et populaire, mais peu de gens savent que la "lycéenne du twist" des années 60 œuvre, en toute discrétion, pour aider son pays natal, la Bulgarie.

Dans cette interview, Sylvie Vartan raconte son engagement aux côtés des Bulgares et livre quelques confidences exclusives sur son enfance au "pays des roses", à jamais marquée par la terreur du régime dictatorial de l'époque...

Il y a quelques années, avec votre frère Eddie, vous avez créé l'Association Sylvie Vartan pour la Bulgarie (ASVB). Dans quel contexte avez-vous décidé de fonder cette association ?

Je suis retournée en Bulgarie pour la première fois, en octobre 1990, où j'ai donné un concert à Sofia. Ce voyage fut pour moi extrêmement émuant. Lors de ce séjour, j'ai retrouvé les lieux de mon enfance et des gens qui connaissaient mes parents. En 1990, il y avait vraiment un élan d'espoir et une ambiance particulièrement positive animal les Bulgares même si tous les magasins étaient vides. Le pays était sur les genoux. J'ai aussi constaté la détresse qui régnait dans les orphelinats et le manque de tout. A la suite de quoi, mon frère et moi avons décidé de créer une association pour venir en aide aux enfants et aux vieillards qui sont très souvent laissés pour compte. Combien de personnes composent l'ASVB ?

En fait, nous sommes très peu et tous bénévoles. Vous savez, lors-

qu'on porte un nom célèbre, il est très difficile de s'impliquer directement. On peut prêter son nom ou faire partie d'une association mais en être la présidente est quand même assez périlleux. On est vraiment sur un fil si l'on ne veut pas être accusée de se faire une publicité malsaine sur une action de charité. Quoi qu'il en soit, vous ne souhaitez pas que votre association devienne trop importante ?

La priorité pour moi, c'est que je puisse gérer, suivre et contrôler les actions de l'association. En même temps, on veut toujours avoir le plus d'adhérents possibles et davantage de dons pour agir sur place. C'est tout ce que je souhaite. Mais il y a aussi des adhérents très fidèles, qui s'impliquent sincè-



Sylvie Vartan se rend souvent en Bulgarie. Ici, elle visite une maternité bulgare équipée d'un "berceau bleu".

rement. C'est très touchant. D'autant que les Français sont aujourd'hui sollicités de diverses manières pour bon nombre de causes.

L'association a entre autres objectifs d'équiper les hôpitaux bulgares en "berceaux bleus".

Le programme des berceaux bleus était le premier objectif de l'association. Ces berceaux bleus sont en fait des couveuses qui émettent de la lumière bleue. On y place les enfants atteints de jaunisse le temps nécessaire selon la gravité du cas. A la suite de quoi, la jaunisse est guérie. Ces couveuses sont très répandues chez nous mais totalement introuvables en Bulgarie. Les maternités en ont cruellement besoin car elles évitent aux bébés atteints de jaunisse des transfusions sanguines souvent fatales. D'ailleurs, lorsque le premier berceau bleu est arrivé en Bulgarie, c'était une petite révolution.

A ce jour, vous avez fourni et financé 17 berceaux bleus. Au total, il en faut 24 ?

Nous avons financé un berceau bleu chaque année depuis onze ans et parfois, nous avons pu dépasser notre objectif annuel. Vous avez tout à fait raison, nous avons financé 17 berceaux bleus. D'une manière générale, notre action est surtout à destination des hôpitaux. Nous effectuons aussi des opérations annexes avec, chaque année, l'organisation de Noël dans les orphelinats bulgares. Nous allons d'ailleurs envoyer des cadeaux, des jouets, des habits et de la nourri-

ture et fêter Noël dans deux orphelinats de Sofia à la fin du mois. Nous voulons aider un maximum d'enfants et le plus efficace consiste à envoyer de l'équipement médical. Ainsi, on parvient à sauver beaucoup de vies. De plus, on ne peut pas voler, revendre ou subtiliser ce matériel qui est un placement assez sûr. Les hôpitaux et les orphelinats bulgares ont aussi besoin de lits, de tables d'opération. D'ailleurs, l'association travaille en relation avec la Croix-Rouge, qui justement dédouane le matériel envoyé.

Votre association peut-elle faciliter les démarches ou mettre en rapport les gens soucieux d'adopter un enfant en Bulgarie ?

Beaucoup de gens nous sollicitent à ce sujet mais je tiens à préciser que l'association ne s'occupe absolument pas d'adoption. Comment les gens peuvent-ils vous aider ?

En donnant de l'argent, en adhérant et en faisant des dons. Des sociétés aussi peuvent aider. Que ce soit des entreprises médicales ou des hôpitaux qui veulent changer ou moderniser leurs équipements néanmoins tout à fait valables. D'autre part, les hôpitaux bulgares ont besoin de tout : médicaments, poudres pour les enfants, linges, etc. Pour être efficace, il est préférable d'envoyer de l'argent à l'ASVB. En effet, l'acheminement des biens et des produits vers la Bulgarie reste onéreux car les droits de douane sont très élevés. De ce fait, nous préférons collecter l'argent en France pour acheter sur place

les produits. Et même si le don est modeste, cela nous aide toujours. Plusieurs bénévoles de votre association œuvrent sur place en Bulgarie.

Tout à fait, la vice-présidente de l'association, Theofana Teoharova, vit à Sofia. Elle est née en Bulgarie, a grandi et fait ses études dans mon pays et elle connaît pratiquement tout le monde en Bulgarie. C'est une amie de longue date, quelqu'un en qui j'ai entière confiance. C'est elle qui nous les contacts avec tous les médecins et qui évalue les besoins les plus pressants. Nous avons également créé une association à Los Angeles, qui vient en aide aux enfants défavorisés. Quelles sont vos motivations ?

Cette structure est liée à l'ASVB. Ma démarche consiste à obtenir des dons supplémentaires aux Etats-Unis, que l'on peut répercuter en Bulgarie pour la même cause. Depuis 1990, vous retournez fréquemment en Bulgarie. Comment voyez-vous l'évolution du pays ?

Le pays a changé mais on a l'impression que les gens ont perdu cet espoir énorme qu'ils avaient lors de la chute du mur de Berlin. Je pense qu'ils s'imaginaient que la situation évoluerait très rapidement. Or, c'est impossible car on ne peut pas se relever facilement après 70 ans de régime totalitaire. Les gens ont toujours vécu dans une sorte d'assistanat qui a fait perdre tout esprit d'initiative et d'entreprise. Globalement, il existe une

forme de résignation. Actuellement, je ressens de l'anxiété chez les Bulgares parce que le monde va très vite. En outre, la Bulgarie veut faire partie de l'Europe, ce qui représente un grand projet et une formidable espoir pour eux.

Souhaitez-vous avoir un rôle plus politique en Bulgarie dans les prochaines années ?

Oh, certainement pas ! Je ne fais pas du tout de politique parce que je n'aime pas cela. Je me contente du show-business et ce n'est déjà pas mal (elle éclate de rire). Quels souvenirs gardez-vous de votre enfance en Bulgarie ?

Des souvenirs très contrastés. Nous étions une famille heureuse et j'étais très entourée. J'avais une vie très calme, joyeuse. Je me vois encore dans le jardin de mon grand-père. Pour moi, le temps semblait éternel et je pensais que tout allait rester comme cela éternellement. Jusqu'au moment où nous sommes partis de Bulgarie et que la réalité a brusquement tout bousculé.

Comment se déroulaient les jours habitant une maison à faïences, où vous étiez née d'ailleurs. Au fil des années, ils ont été obligés de déménager à Sofia dans un appartement. Pourquoi les raisons ?

C'était la fin de la guerre et mes parents, comme beaucoup de Bulgares, avaient été évacués de Sofia. Ils sont arrivés à Iskretz, un village à 60 kilomètres de Sofia, et je suis née à la "clinique des Ouvriers". C'était déjà tout un programme car j'ai toujours beaucoup travaillé dans ma vie ! Ensuite, mes parents ont rejoint Sofia. Ils sont restés un certain temps dans la maison de mes grands-parents avant de prendre un appartement.

Puis les conditions de vie se sont encore détériorées et vous avez été

contraintes de partager cet appartement avec deux colocataires, des gens peu commodes ?

Tout à fait, ils appartenaient au régime. On nous avait imposé leur présence. Ces deux personnes avaient annexé tout notre appartement et nous étions entrassés à quatre dans une chambre. C'était des méthodes très courantes et les Bulgares n'avaient absolument aucun recours. Les conditions de vie devenant de plus en plus insupportables, mes parents ont décidé de fuir.

La nourriture faisait aussi cruellement défaut à cette période de l'histoire de la Bulgarie. Avez-vous souffert de la faim ?

Nous avions faim, car tout était rationné et je me souviens encore qu'on allait avec ma mère faire la queue pendant des heures pour acheter deux tasses de lait ou 100 grammes de beurre.

Vous aviez 8 ans et votre frère 15 ans lors de votre départ de Bulgarie. C'était un moment terrible pour vous mais aussi le "passage" pour une vie meilleure de femme libre. En avez-vous déjà conscience ?

On m'avait expliqué et puis je voyais l'empressement et l'angoisse de mes parents qui attendaient toujours les "fameux papiers" qui ont mis deux ans à arriver ! Pendant deux ans, il y a eu cette angouisse latente, cette façon de vivre avec des gens étrangers qui apparemment étaient inquiétants pour moi. J'avais toujours peur qu'ils me questionnent, que je puisse être piégée. Parfois, un des types qui vivaient dans notre appartement me parlait en tête à tête, alors que ma mère n'était pas là, et j'étais terrorisée à l'idée de raconter des choses qu'il ne fallait pas dire ou qui pouvaient entraîner des réactions terribles. Alors partir pour Paris était pour moi le paradis.

Vous êtes arrivée à Paris le 24 décembre 1952 ; c'est un beau cadeau de Noël ?

C'était comme dans les belles histoires pour enfants. Mes parents étaient très heureux même s'ils étaient dépossédés de tout, aussi bien de leur famille que de leurs biens matériels. Mais ils se sont battus pour reconstruire une vie meilleure. Ils ont eu beaucoup de courage.

Une fois en France, avez-vous entretenu des contacts avec les amis et les autres membres de votre famille restés en Bulgarie ?

Bien sûr, mais toutes les lettres venant de l'étranger étaient ouvertes et vice versa. On écrivait des banalités. Les gens ne pouvaient jamais dire qu'ils étaient malheureux ou critiquer le régime à cause des représailles terribles. Je sais que cela paraît surréaliste ici, mais c'était la vérité. Alors, lorsqu'on voit aujourd'hui certains qui brandissent le marteau et la faucille, on se demande s'ils sont vraiment bien dans leur tête ! Ils ne doivent pas avoir connu les mêmes conditions de vie. Bien sûr, on peut adhérer à la théorie politique de cette idéologie car la théorie est idéale, c'est l'application qui laisse à désirer. 1989 - la chute du "mur de Berlin", l'effondrement du communisme et la fin du régime dictatorial de Todor Jivkov en Bulgarie... Qu'avez-vous ressenti à cette époque ?

J'étais à Los Angeles lors des événements et c'était à la fois jubilatoire et extrêmement émuant. Je me suis tout de suite dit que les choses allaient être possibles et que l'effondrement du communisme donnerait un espoir et une impulsion à tous ces pays. Mais si cela ne se fait pas du jour au lendemain, 38 ans après avoir quitté la Bulgarie, vous revenez en 1990. Dans quel état d'esprit étiez-vous ?

J'avais très peur de ce retour et

je savais que j'allais avoir un choc qui qu'il arrive. Mais au fond, et malgré les années, rien n'avait changé. Tout était resté en l'état, mais en pire. C'est-à-dire que tout était détérioré, délabré, cassé. Nous savais que je vivais beaucoup en avion (elle rit) et j'ai toujours voulu vers l'ouest jusqu'au jour où, pour la première fois, je suis partie vers l'Est, vers la Bulgarie. De l'avion, comme les nuages laissent passer les paysages à-dessous, on voyait les terres mais tout était en friche. Il n'y avait pas de champs, tout était gris, comme brûlé. C'était horrible. Alors qu'en survolant la France, nos champs sont toutes les couleurs, entretenus et fertiles. Là-bas, déjà vu du ciel, c'était la désolation. Une fois sur place, c'était terrible. Vraiment rien n'avait changé. La maison de mes grands-parents était dans un état de délabrement, comme dans un cauchemar, en fait.

Sylvie, les Français sont impatients de vous revoir sur scène. Quels sont vos projets ?

En exclusivité, je peux vous dire que j'ay une robe dans le tiroir. En effet, je travaille à mon nouveau spectacle qui se déroulera au Palais des Congrès en septembre 2004 pendant deux semaines. Vous avez aussi le projet de mettre en place une exposition consacrée à vos robes de scène ?

Tout à fait, nous cherchons une salle à Paris. Ce projet, qui est déjà bien avancé, aura certainement lieu en même temps que mon spectacle au Palais des Congrès. Cette exposition devrait se tenir sur plusieurs mois et permettra de récolter des fonds pour mon association en faveur des Bulgares.

Photos recueillies chez Stéphane Héraud.

* "Merci" en bulgare.

Les années Universal de Sylvie Vartan



Signe d'un retour à la chanson après une pause de deux ans, Sylvie Vartan sort demain un coffret de trois CD chez Universal Polydor. Comme à son habitude, l'artiste se s'est beaucoup investie. Le premier CD est consacré aux enregistrements en

studio, un autre concerne les concerts et les spectacles live, le dernier reprend les titres des chansons interprétées par Sylvie Vartan lors de ses shows télévisés. Au total, 52 chansons, dont un remix inédit de C'est un jour à rester couché. Ce coffret a tout à tour des tonalités rock et yé-yé (Quand tu es là, L'Amour au disposition) ou plus émouvantes comme Dorina, Les Robes (dernière création d'Eddie Vartan), La Maritza ou Mon père. Dans ce coffret, les duos sont nombreux. Certains sont orlés (avec Pierre Palmade, Michèle Laroque ou Nathalie Baye) et d'autres plus nostalgiques : Une fille de l'Est avec Patricia Kaas, Seras-tu là ? avec David Hallyday.

24 décembre 1952 ; c'est un beau cadeau de Noël ?

C'était comme dans les belles histoires pour enfants. Mes parents étaient très heureux même s'ils étaient dépossédés de tout, aussi bien de leur famille que de leurs biens matériels. Mais ils se sont battus pour reconstruire une vie meilleure. Ils ont eu beaucoup de courage.

Une fois en France, avez-vous entretenu des contacts avec les amis et les autres membres de votre famille restés en Bulgarie ?

Bien sûr, mais toutes les lettres venant de l'étranger étaient ouvertes et vice versa. On écrivait des banalités. Les gens ne pouvaient jamais dire qu'ils étaient malheureux ou critiquer le régime à cause des représailles terribles. Je sais que cela paraît surréaliste ici, mais c'était la vérité. Alors, lorsqu'on voit aujourd'hui certains qui brandissent le marteau et la faucille, on se demande s'ils sont vraiment bien dans leur tête ! Ils ne doivent pas avoir connu les mêmes conditions de vie. Bien sûr, on peut adhérer à la théorie politique de cette idéologie car la théorie est idéale, c'est l'application qui laisse à désirer. 1989 - la chute du "mur de Berlin", l'effondrement du communisme et la fin du régime dictatorial de Todor Jivkov en Bulgarie... Qu'avez-vous ressenti à cette époque ?

J'étais à Los Angeles lors des événements et c'était à la fois jubilatoire et extrêmement émuant. Je me suis tout de suite dit que les choses allaient être possibles et que l'effondrement du communisme donnerait un espoir et une impulsion à tous ces pays. Mais si cela ne se fait pas du jour au lendemain, 38 ans après avoir quitté la Bulgarie, vous revenez en 1990. Dans quel état d'esprit étiez-vous ?

J'avais très peur de ce retour et